

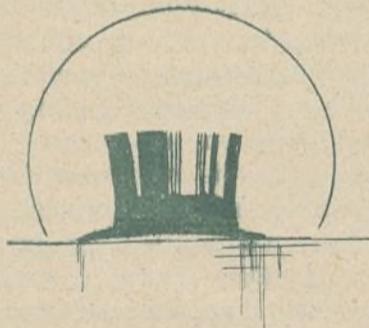


Organe de la Société
des Poupées — Paris

HISTOIRE D'UN VIEUX CHAPEAU

Je peux dire, sans me vanter, que j'étais au début de ma carrière un des plus beaux chapeaux de ce fameux magasin qui est renommé, encore maintenant, pour la perfection de ses couvre-chefs.

Ma forme haute, élégamment évasée, mes bords bien proportionnés, ma soie brillante faisaient l'admiration de tous les passants qui s'arrêtaient devant la vitrine au milieu de laquelle je trônais.



J'étais un des plus beaux.

Un jour, un homme entra. Ce devait être un client habituel de la maison, car avant qu'il ait dit trois paroles j'étais extirpé de la vitrine, plongé dans une boîte dont l'intérieur était tendu de velours rouge, et fouette cocher, en avant pour l'inconnu...

Je dois avouer qu'à ce moment-là j'eus un petit serrement de cœur. D'abord il me semblait que mon propriétaire n'était pas très élégant. Je me croyais destiné à surmonter un front plus noble... Et puis, ma



Je saluais.

sortie du magasin s'était vraiment effectuée trop discrètement. A peine si mes camarades s'étaient aperçus de ma disparition, alors que pour le départ d'autres chapeaux toute la maison était en révolution : le client cherchait, voulait nous voir tous, faisait le difficile, en mettait des douzaines sur sa tête pour en choisir enfin un, un seul, un unique qui se couvrait alors d'une gloire magnifique.

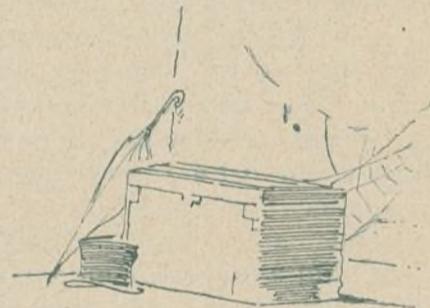
Quelques instants plus tard, je fus amplement édommagé de ce début plus que modeste. L'homme qui était venu me chercher me sortit de ma boîte, me plaça sur sa tête et nous nous regardâmes dans la glace ! Je compris alors que j'avais affaire au domestique d'un personnage illustre, car rien que le cabinet de



Un choc formidable.

toilette dans lequel nous nous trouvions, me faisait bien augurer du reste de la maison. Ce devait être un palais. Une conversation que je surpris ensuite entre Joseph (c'était le nom du domestique) et une femme de chambre m'apprit que j'étais à l'Elysée, donc chez le Président de la République.

Avez-vous une idée de la sensation délicieuse qui peut envahir un chapeau haut de forme quand il se dit : « Je suis le chapeau du Prési-



Je vis à l'abri.

dent de la République. » Tous les Français allaient me regarder, tous les autres chapeaux haut de forme allaient s'incliner devant moi, toutes les belles dames allaient attendre, le cœur battant, que je les salue. Ah ! certes, je ne manquerais pas de besogne, mais j'étais jeune, tout neuf et la vie s'ouvrait belle devant moi...

Ma carrière de chapeau illustre fut de courte durée, mais elle me procura de vives joies. Je me souviens notamment d'un après-midi où mon maître inaugurerait je ne sais plus quel monument. Il faisait un temps radieux, la foule était compacte, les acclamations partaient de toutes parts et je saluais, je saluais à en

perdre la raison. Certes, ce jour-là, je fus plus souvent dans la main de mon propriétaire que sur sa tête! Mais, malgré mon triomphe, je ne fus pas fâché lorsque, de la voiture, j'aperçus les grilles de l'Elysée. J'étais mort de fatigue.

On n'est jamais longtemps le chapeau du Président de la République. Un matin, Joseph me réintégra dans ma boîte et me fourra dans un gros paquet de vêtements qu'il confia à un commissionnaire. J'arrivai ainsi chez un modeste bourgeois dont je ne vous dirai pas le nom, afin de ne pas le compromettre. Je lui seyais à merveille et il se saisit de moi sur-le-champ, pour aller faire des visites. Comme le temps était menaçant, mon maître se munit d'un parapluie et nous voilà partis tous les trois.

Mais, adieu les équipages... Je n'étais pas fâché, du reste, de me promener au grand air. Le malheur est qu'au bout d'une dizaine de minutes, une pluie furieuse se mit brusquement à tomber. Mon maître voulut ouvrir son parapluie, mais ce parapluie était dans un de ses mauvais jours (j'ai su plus tard qu'il avait un caractère exécrable, qu'il détestait les averses et qu'il refusait de s'ouvrir au moment où on avait le plus besoin de lui) Bref, il fut, ce jour-là, plus entêté encore que de coutume et il arc-bouta si bien ses baleines que mon maître ne parvint pas à le tendre. Je reçus donc toute l'ondée et je rentrai sans avoir fait de visites, dans un état lamentable, transi jusqu'à la coiffe, hérissé, trempé, démoralisé et furieux contre le parapluie.

Le lendemain, j'étais sec, mais c'en était fini à jamais de mon beau brillant. Mon maître eut beau me brosser, me bichonner, me retourner dans tous les sens, j'avais perdu mon lustre. Un coup de fer, paraît-il, eût pu me le rendre, mais c'était un luxe trop grand pour la maison dans laquelle j'étais tombé. Il me fallut conserver mon apparence minable jusqu'au jour où un terrible accident me donna le coup de grâce.

J'étais dehors avec mon maître qui marchait à pas pressés lorsque, tout à coup, un choc formidable m'effondra... et une tortue roula sur le trottoir. La malheureuse bête, se promenant paisiblement sur un balcon au cinquième étage, était tout à coup passée sous la balustrade et avait exécuté, dans le vide, un saut périlleux qui n'eut rien de réjouissant pour personne. La commotion fut si forte que mon maître faillit s'évanouir; avec un couvre-

chef moins rigide, il eût certainement été tué; la tortue eut sa carapace fendue dans toute la longueur et je crois qu'elle ne survécut pas longtemps à cet accident. Quant à moi, j'étais percé d'une blessure qui me rendait inutilisable, même pour un chiffonnier. Je fus relégué au grenier où je vis à l'abri des vicissitudes de ce monde, entre une malle et un parapluie, vous savez, ce fameux parapluie qui était de si méchante humeur? Je dois dire que, depuis qu'il ne peut rester fermé tout à son aise, il est devenu beaucoup plus sociable et que nous sommes très bons amis.

LETTRE DE POMPONNETTE A SON AMIE FRISSETTE

Ma mignonne Frisette,

Enfin, je trouve une plume et un chiffon de papier pour t'écrire. Je



Nous sommes tranquilles.

crois que je ne serai pas dérangée aujourd'hui et que je vais pouvoir te conter mes aventures qui dépassent certainement tout ce que tu as pu imaginer sur mon compte depuis que nous nous sommes quittées.

Tu te rappelles la dernière journée que nous passâmes ensemble à Bruxelles? Comme nous étions gâtes et comme nous nous amusions! Tu partais le lendemain pour Paris, que tu ne connaissais pas, avec maman. Moi je restais à la maison avec Javotte, Marjolaine et Magda.

Huit jours après, la guerre était déclarée et nous étions dans l'impossibilité d'avoir des nouvelles les unes des autres. Ah! quels cruels moments j'ai vécus, ma mignonne Frisette, en pensant à toi! Si, au moins, nous n'avions pas été séparées...

Nous vivions très tranquillement dans l'appartement vide, sans nouvelles du dehors, car nous n'osions nous aventurer dans les rues, lorsqu'un soir des pas pesants retentirent dans l'escalier. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans une armoire. Plusieurs individus s'introduisirent dans l'antichambre après



Ils ouvrirent les armoires.

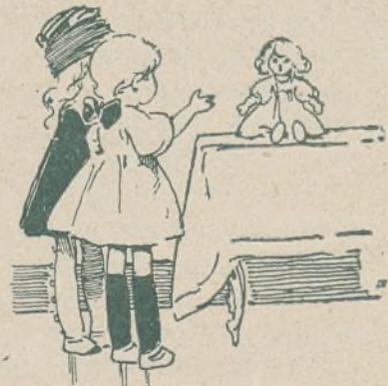
avoir enfoncé la porte. A leur langage, nous reconnûmes les Allemands!

Magda, qui a passé autrefois un an en Allemagne, comprenait ce qu'ils disaient et traduisait au tur et à mesure. Ils commencèrent par faire l'inventaire de tout le mobilier en marquant d'une croix à la craie tous les meubles qu'ils voulaient emporter; puis ils ouvrirent les armoires, choisissant parmi le linge, les robes, la vaisselle, ce qu'il y avait de mieux.

Nous nous étions réfugiées dans la grande armoire normande de la lingerie. Par une petite fente, nous apercevions les soldats, avec leur casque à pointe, qui allaient et venaient partout. Ce spectacle me terrifiait, car je pensais que notre tour allait venir. Je ne me trompais pas. La porte de notre refuge s'ouvrit brusquement et une énorme main bouleversa tout en un clin d'œil. J'étais, à ce moment-là, plus morte que vive et j'admirais le sang-froid de Marjolaine qui me disait: « Si seulement j'avais mon revolver, je lui ferais son affaire à celui-là! »

Malheureusement, c'est lui qui nous fit la nôtre. Quand il nous eut découvertes, il appela ses camarades et tous s'extasièrent sur notre beauté, sur nos frais atours, sur nos mines de Parisiennes. Tout à coup, je vois Magda pâlir.

— Qu'y a-t-il, murmurai-je?



Elle l'amène devant la table.

— Il dit qu'il y en aura une pour Catharina, une pour Grete, une pour Lina et une pour Agnès. Nous allons partir en Allemagne.

— Tu es sûre?
— Absolument sûre.



Magda ne se trompait pas. Le soldat qui nous avait découvertes nous mit lui-même dans une boîte qu'il ficela soigneusement, après avoir entouré nos têtes de chiffons afin qu'il ne nous arrive aucun accident.

Ainsi bâillonnées, il nous était impossible d'échanger la moindre parole, aussi pris-je le parti de dormir. C'est la meilleure solution quand on n'attend rien de bon des événements.

Je suppose que notre voyage fut assez long, car je me réveillai avec une très désagréable sensation d'ankylose dans les membres et une affreuse sensation d'exil au cœur. Autour de moi, on parlait une langue que je ne comprenais pas. Nous étions en Allemagne!

Te dire exactement dans quelle ville m'est impossible; je n'ai aucune liberté et je n'ai pu sortir une seule fois depuis que je suis ici. Fourrer le nez dans les livres allemands qui traînent sur les tables ne m'eût avancée à rien. D'ailleurs, Berlin ou Nuremberg, pour moi, c'est la même chose!

Dès l'ouverture de la boîte qui nous contenait, j'ai été séparée de mes sœurs dont je ne sais plus absolument rien. Moi, je suis restée dans la maison de Grete et la vie que j'y mène n'est pas drôle.

Je ne peux pas dire que Grete soit méchante non, bien qu'elle n'ait pour moi aucune affection. Mais elle m'admire et chaque fois qu'une de ses amies vient la voir elle l'amène devant la table du salon sur laquelle je trône. Je crois même que ses amies se dérangent tout exprès pour jeter un coup d'œil sur la poupée parisienne. Et ce qui me venge, ce sont leurs regards de convoitise à toutes. Si tu voyais leurs mines, c'est amusant.

Par exemple, ce qui me fait vrai-

ment souffrir, c'est le mépris et la méchanceté des autres poupées de Grete. Je ne sais pas leurs noms, elles sont six et me font toutes les misères possibles. Elles habitent une chambre que je ne connais pas et nous n'aurions pas beaucoup de rapports ensemble si elles ne se glissaient à pas de loup dans le salon chaque fois que la maison est vide. Alors elles me baptisent de noms allemands qui doivent être des injures, car elles rient comme des folles. Elles dansent des rondes autour de moi en me faisant d'horribles grimaces, elles me bousculent, me donnent des claques, se moquent de ma toilette, bref sont odieuses.

L'autre jour, elles sont arrivées en compagnie d'un énorme soldat poméranien qui, d'un revers de main, m'a fait sauter mon chapeau, — tu sais, mon joli chapeau bleu? — en me disant en français: « Tis ponchour au soltat tu Kaiser. » Je n'ai rien répondu, naturellement. Alors, il a répété plus de vingt fois: « Tis ponchour, sale poupée, tis ponchour. » Mais je n'ai pas bronché. Je me suis contentée de le regarder fixement. Voyant cela, comme les autres poupées se moquaient de lui, il a sorti une énorme pipe de sa poche et s'est mis à fumer comme une locomotive. J'ai cru que j'allais m'évanouir, d'autant plus qu'il m'envoyait exprès sa fumée dans le nez, à la grande joie de ses campagnés.

J'ai poussé un soupir de soulagement quand j'ai entendu ouvrir la porte d'entrée, car, immédiatement, cette mauvaise troupe s'est sauvée à toutes jambes dans ses appartements.

Combien de temps vais-je endurer ce supplice, ma petite Frisette? Te reverrai-je jamais? J'espère toujours voir arriver ici les soldats français, comme j'ai vu arriver les casques à pointes à Bruxelles, et repartir avec eux pour mon beau pays. Mais le temps passe et je commence à désespérer.

Je ne peux pas te dire de me répondre, car je ne puis te donner aucune adresse. Je ne sais même pas comment je pourrai te faire parvenir cette lettre, mais je trouverai un moyen. Personne ne s'est aperçu que j'avais dans ma poche un porte-monnaie bien garni... Avec cela je peux obtenir pas mal de choses, mais je réserve ma galette pour les grandes occasions.

Au revoir, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime. Vive la France! Vivent les poupées françaises! Vivent les soldats français!

Ta petite POMPONNETTE.

LES SOULIERS DE ROSE-POMPON

Rose-Pompon est une délicieuse poupée qui n'avait, sur cette terre, qu'un souci, un seul..., celui d'être mal chaussée. Il faut avouer que, sous le rapport des bottines, la malheureuse Rose-Pompon était assez à plaindre. Elle ne possédait, en tout et pour tout, qu'une paire d'espadrilles.

Or, une paire d'espadrilles, c'est très gentil au bord de la mer, mais à Paris, dans un salon, avec une robe de soie et un chapeau à plumes, cela fait un effet déplorable. Et Rose-Pompon, poupée très raffinée, souffrait beaucoup de cette erreur dans sa toilette.

Sa maman, M^{lle} Janine, une jolie petite fille de cinq ans et demi, avec de grands yeux bleus et des boucles



Rose-Pompon.

d'or, en souffrait beaucoup; aussi puisqu'elle prit un beau jour la résolution de « gagner » les souliers de Rose-Pompon.

Il faut vous dire que la mignonne Janine est un tout petit peu paresseuse. Oh! un tout petit peu seulement. Mais ce tout petit peu-là, c'est déjà trop et il faut se lâcher, quelquefois, pour lui faire dire correctement: B A, BA, B E, BE.



Elle eut de magnifiques souliers.

Alors, sa maman a eu une idée. Elle a dit à Janine : « Si tu es bien sage pendant huit jours, nous irons ensemble acheter des souliers à Rose-Pompon. » Du coup, Janine a trouvé que cela valait la peine de lire correctement et de faire sa page d'écriture sans la barbouiller de bonshommes. Et pendant huit jours elle a été d'une sage-se exemplaire, si bien que Rose-Pompon vit, le neuvième jour, ses espadrilles transformées en une paire de magnifi-



Janine fut diable.

ques souliers en peau de gant, avec semelles et lacets à ferrets. Elle crut en devenir folle de joie!

Seulement, le dixième jour, il arriva une chose épouvantable. Janine, à sa leçon, fut comme un petit diable. Son institutrice eut beau prier, supplier, gronder, menacer des punitions les plus sévères, elle ne put rien obtenir de son élève.

Alors, la maman de Janine, qui est cependant une bien gentille maman, fut obligée de reprendre les souliers de Rose-Pompon à laquelle, en pleurant, Janine remit ses espadrilles.

Vous jugez du désespoir de la poupée! Avoir désiré des souliers pendant si longtemps et ne pas pouvoir les garder plus d'un jour, tout cela parce qu'on a une maman paresseuse. Il y a de quoi en perdre la raison.

Mais, comme Janine était au moins aussi désolée que Rose-Pompon, elle fit un arrangement avec sa maman à laquelle elle proposa de bien travailler encore pendant deux jours pour rentrer en possession des souliers tant désirés! La maman ayant accepté, Rose-Pompon reprit quelque espoir et Janine se remit au travail avec une louable ardeur.

Deux jours plus tard, les espadrilles disparaissaient, pour laisser la place aux souliers.

Justement, l'après-midi, Rose-Pompon recevait ses amies. Vous pensez si elle était fière, en leur

servant le thé, de faire craquer ses bottines sur le parquet! Et quel petit air modeste elle prit pour répondre à Lolotte qui admirait ses jolies chaussures :

— Je suis bien aise qu'elles te plaisent, moi, tu sais, je n'y tenais pas, mes espadrilles étaient bien suffisantes, mais cela faisait tant de plaisir à maman!...

Janine, donc, après la première alerte, fut sage pendant une huitaine de jours, mais, au bout de ce temps, le vilain démon de la paresse reprit le dessus et comme la lecture marchait cahin-caha, comme les pages d'écriture s'illustraient de nouveaux bonshommes, il fallut de nouveau confisquer les souliers de Rose-Pompon.

Cette fois, Rose-Pompon, très en colère, refusa de mettre ses espadrilles et elle resta plusieurs jours pieds nus. En plein hiver, vous avouerez que ce n'est pas agréable! Et puis, que dirait-elle à ses amies? Passer pour une poupée sans ordre qui perd ses souliers? C'est bien ennuyeux. Laisser accuser de ce défaut une maman qui, en somme, la soignait très bien? Il n'y fallait pas songer. Alors, dire que Janine était paresseuse? C'était bien difficile.

Ah! si les petites filles pouvaient se douter dans quelles situations embarrassantes elles mettent leurs poupées, quelquefois, elles seraient certainement plus raisonnables.

Fort heureusement pour Rose-Pompon, elle n'eut pas de visites pendant plusieurs jours et hier, Janine ayant bien travaillé pendant une nouvelle semaine, les souliers furent rendus à la poupée. Mais Rose-Pompon n'ose plus se réjouir, car elle a entendu sa grand'mère dire à sa maman : « Et rappelle-toi bien une chose. Si je suis obligée de reprendre encore une fois les souliers de Rose-Pompon, tu ne les reverras plus jamais. »

Janine a paru très impressionnée. Elle sera sage demain, certainement, et après-demain? peut-être! Et après après-demain? Rose-Pompon n'ose se demander ce qui arrivera... Pauvre Rose-Pompon!



Une paire de guêtres.

LA DINETTE

— Savez-vous, petites poupées, qu'on peut faire un entremets excellent avec des mandarines?

— Non, Pastille.

— Ecoutez alors. On prend quelques mandarines et on les divise chacune par moitié. On taille autant de rondelles de pain rassis que l'on fait frire jusqu'à ce qu'elles prennent une belle couleur; on les range ensuite dans un plat à gratiner peu profond, on place dessus les demi-mandarines et on arrose d'un sirop que l'on fait avec 100 grammes de sucre pour une bouteille de vin blanc, Graves ou Chablis. Ce sirop doit être bouillant.

— Et comment s'appelle cet entremets?

— Croûte aux mandarines. Quand vous y aurez mis le bout de votre langue rose, vous m'en direz des nouvelles.

PETITES ANNONCES

Une poupée échangerait volontiers une paire de guêtres en peau blanche contre un parapluie en bon état. Ecrire au bureau du journal, aux initiales F. B.

* *

Poupée travaillant pour les soldats désirerait emprunter un jeu d'aiguilles à tricoter pour faire des chaussettes. Prière de le déposer au journal.

* *

A échanger : un atlas auquel il ne manque que deux ou trois pages contre un livre d'images dans le même état.

* *

Une poupée de grande naissance demande une poupée de compagnie pour faire un voyage d'un mois dans le midi de la France. Beaux appointements. La poupée de compagnie ne doit pas avoir plus de 30 centimètres de hauteur. S'adresser à la princesse B***, rue de l'Hirondelle, n° 4.

* *

On demande une maman pour une poupée trouvée sur la voie publique depuis plus d'un an et qui n'a jamais été réclamée. Des sérieuses références seront exigées. A. T., rue de la Fontaine, n° 38.

Le Gérant : L. VERPILLOU.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.